



MES ANNEES LUMIERE

Où étiez-vous
entre 65 et 70, huh?
C'était
l'Age d'Or du rock,
disent-ils. Il en reste
quelques albums.

Je ne sais pas ce que les zouaves de la rédaction avaient dans l'idée quand ils m'ont proposé ce papier. M'ont fait une fleur, je suppose; mais c'est un beau serpent à sonnette qu'ils ont balancé dans mon jardin. Un coup à se faire déchiqueter et casser tous les petits os, ce genre de prousterie vinylique. Dépuce- l'age sensoriel, la madeleine en trente trois tours, roll over Marcel... Alors j'enfile mon gilet pare-balles tout de suite: il ne s'agit pas d'un Top Twenty universel dans le genre du Top Hundred publié par le NME; ce genre d'entreprise fait plaisir à tout le monde mais pue le Panthéon, et les pontifs posent en a-priori que les disques ont une valeur intrinsèque indépendante de l'occasion qui a provoqué sa fabrication et de celle qui vous a fait découvrir la rondelle. C'est la théorie du petit nuage rose de la création, et c'est du dernier des péteux. Ce qui fait la valeur du rock, s'il en a une, c'est vous; c'est moi. En ce qui concerne le choix des disques évoqués ici, il ne représente en rien « my favorite things »; ni ne reflète ma disco- thèque (qui contient plus d'horreurs et de bizarreries que vous ne pourriez imaginer). Je ne possédais même pas les deux Beatles, et j'ai dû les acheter; mais je les connaissais absolument par cœur! J'ai volontairement fait l'impasse sur des domaines très importants: le blues, le rock, la soul et le reggae. Je n'ai voulu évoquer ici que des disques qui m'ont touché personnellement ET que je savais appartenir à la conscience collective de tous ceux qui appartiennent à mon groupe d'âge. Il y a des disques importants que je n'ai jamais aimés (Led Zep- pelin, « Cheap Thrills », « Woodstock », « Sergeant's Pepper », « Disraeli Gears », « In The Court Of The Crimson King »), d'autres que j'ai beaucoup écoutés à l'époque mais dont je n'ai nulle envie de parler (« After Bathing At Baxter's », « Creedence », « Little Feat », et – soyons francs – « Sweet Baby James »).

Ne vous insurgez pas contre des omis- sions qui n'en sont pas; black-out sur le heavy-metal et le rock vénénéux, peut- être, mais souvenez-vous que je ne vous pompe pas avec mes disques favoris personnels (comme « Armchair Boogie », ou Mytch Ryder). So shut up, mac, don't talk back. On n'a sans doute pas les mêmes goûts (tant mieux pour moi, tant mieux pour vous!); mais si vous ne connaissez pas les disques dont je vais parler, il est probable qu'entre 64 et 70 vous viviez dans un bunker ou que vous aviez déjà vendu votre crâne à l'Institut Pasteur.

Pour le reste, c'est peut-être votre made- leine à vous aussi, mais c'est **mon thé**; laissez-moi faire trempette.

BLONDE ON BLONDE

Le disque qui me brûle le plus la langue. Acheté en Angleterre juste après le

concert de Paris; premier double-album de l'histoire du rock. Jamais double- album ne sera plus réussi ni mieux justifié par la suite. Dylan premier en tout. Même si le disque contient deux ou trois chan- sons que je n'aime pas tellement (« Rainy Day Women », « Pledging My Time »), même si « Highway 61 Revisited » semble plus riche, c'est « Blonde On Blonde » que je préfère. L'accompa- gnement est pétrifiant; on n'a jamais refait un son pareil, c'est l'apogée du mono. « Memphis Blues Again »: écoutez les cymbales, la broderie anglaise de l'orgue et des guitares, et toute la quin- caillerie royale – rickety-yuk – « Can this really be the end? To be stuck inside of Mobile with the Memphis blues again ».



La parano en capsule (« il a juste fumé mes paupières et jeté ma cigarette »). J'ai appris l'anglais avec Dylan, la géographie avec Dylan, la vie avec Dylan, mais ça je ne m'en aperçois que maintenant. Le déluge de ces images inoubliables et de ces furieux travellings ne posait aucun problème: il s'agissait de piger ce qu'il di- sait, et c'était bien assez. Plus tard, avec « John Wesley Harding », on s'est mis à chercher ce qu'il **voulait dire** (parce que la simplicité trompeuse du langage nous y invitait), et on s'est conduit comme de vulgaires journalistes de « Time Maga- zine ». Casseurs de noix.

Été 66. C'était encore l'époque où les chansons de Bobby étaient au hit parade (« Rainy Day Women », le délicieux « I Want You »). Il n'était plus un politicien ni un prophète, pas encore une pythie ni un phénix. Une idole. Combien de fois les ai- je regardées, les photos de la pochette! La couverture, floue, portrait définitif; il semble sérieux et sur le point de cracher. Et l'intérieur! Claudia Cardinale! Et je n'ai jamais su qui était le bonhomme en sueur... L'attrait de Dylan était sexuel plus encore qu'intellectuel; j'étudiais ses che- veux, ses chemises (je n'ai jamais trouvé de col comme celui de la photo à la pince- monseigneur), ses attitudes. Et Dylan nous parlait de sexe, encore plus ouver- tement que je ne le pensais alors (« and when she did come/I asked her for

some »); « Fourth Time Around » était peut-être un malicieux démarquage de « Norwegian Wood », mais ce troublant théâtre de la cruauté tenait plus du monde adulte que de la gaminerie de Lennon. Dès le début, avec Dylan, l'amour comprenait l'humiliation, l'in- sulte, la dépravation, la haine en même temps que la romance. Maître incontesté de l'insulte suprême (« you better spit out your gum »), il délivre ces vacheries sur un ton d'une tendresse désarmante: « You loved me then, you never wasted time ». Et qui joue du bandonéon? Est-ce que la seconde fille est réellement une infirme? J'ai mis longtemps à savoir **pourquoi** cet album était aussi « heavy ». Mais je le savais confusément depuis le début. Ce disque est une implosion sous- marine qui perturbe l'inconscient, en plus d'être un véritable délice sensoriel. Cha- peau à Al Kooper; « the skeleton hisses in the air »; pendant que ma conscience explose à l'arrière d'un camion de poisson qu'on charge.

BEST OF THE BEACH BOYS Vol. 1

Je choisis une compilation, parce que je ne suis venu aux albums que plus tard; les Beach Boys, c'était surtout les simples qu'on entendait parfois à Salut les Copains, ou les atroces reprises qu'en faisaient les Surf. Mais en fait, il était pratiquement impossible d'être vraiment mauvais avec une chanson des B.B. Mon album favori est « Summer Days (And Summer Nights!) », et non la tarte à la crème « Pet Sounds ». J'aime beaucoup de chansons incluses dans « Pet Sounds », mais son côté pièce-montée sympho- nique m'irrite; pour moi, rien n'égalera les



premières chansons comme « Little Deuce Coupe », le kinétisme de « All Summer Long », « I Get Around », « Help Me Rhonda ». « Summer Days » contient des trésors comme « Amusement Park, USA », « Let Him Run Wild », « Then I Kissed Her », etc... Et j'aime presque autant « California Girls » que ma favorite toutes catégories, « Don't Worry Baby ». La compilation que vient de sortir Pathé n'est pas mal non plus, mais elle ne

contient pas « Don't Worry Baby ». Ce qui est bizarre, c'est que les gens prennent la musique de Brian Wilson comme une invitation à la danse (ce qu'elle est), à l'évasion (ce qu'elle est), mais seulement ça. Pour moi, dans n'importe quelle situation, n'importe quelle humeur, il y a une chanson des Beach Boys qui convient. Et il y a de longues périodes où la musique des Beach Boys est la seule chose que je veuille entendre. Trompeusement superficielles, les chansons de Brian **parlent** comme aucune autre; elles sont pure musique, donc plus universelles. Et peu m'importe si le même Brian qui a su fabriquer un son aussi riche que celui de « Don't Worry Baby » est également capable de commettre « I'm Bugged At My Old Man »; le côté touche-pipi des Beach Boys ne m'embarrasse pas le moins du monde; il fait partie intégrante de leur musique, même quand ils s'envolent pour « Good Vibrations ».

BEATLES 65

J'aurais peut-être choisi « Meet The Beatles », mais je l'ai perdu et la copie allemande qu'importe en ce moment Pathé est totalement incoutable à cause de la stéréo. Et puis celui-ci est parfait: tout disque de l'époque contenant une chanson de Chuck Berry (« Rock'n'Roll Music ») et deux de Carl Perkins (surtout chantées par Ringo et George) ne peut que convenir parfaitement. Et c'est quand même le premier disque dans lequel les morceaux « mineurs » sont passables (toujours le problème avec les premiers Beatles, la faiblesse embarrassante de certains morceaux): « I'll Follow the Sun » est pure McCartney pap, mais les harmonies épisodiques avec John rachètent amplement le tout; tout comme la verve



de John sauve entièrement un « Mr Moonlight » un brin tartouze. Et puis on a les deux faces du rock'n'roll des Fab Four: le rock de John (« I'm A Loser », titre prophétique s'il en fut!), le rock de Paul (« Kansas City »), tous les deux aussi dévastateurs; and George plays a mean guitar...

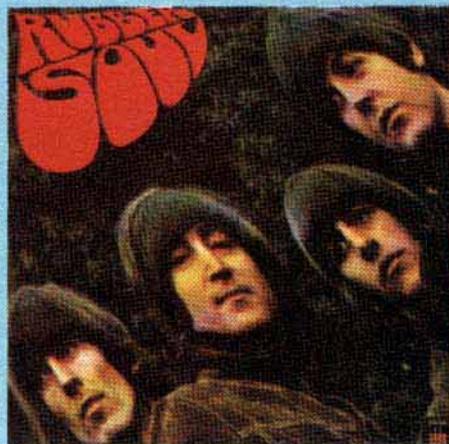
La pochette est démente; c'est l'époque

où toutes les photos ont un gros grain, blancs écrasés, « The Knack », « Hard Day's Night ». Quand on écoute certains disques des Merseybeats produits par Martin, on découvre tout ce que lui doivent les Beatles de l'époque. Mais alors Richard Lester avait peut-être encore plus le droit au titre de cinquième Beatle.

RUBBER SOUL

Non, c'est pas « Sergeant's Pepper »; je l'ai beaucoup écouté lors de sa sortie en 67 (avant les exams!), mais je ne l'écoute plus jamais. Et j'ai pas envie d'en parler. J'aime presque autant « Revolver », mais les deux faces commencent par des chansons que je n'aime pas, ce qui m'empêche souvent de goûter les délices de « And Your Bird Can Sing », « I Want To Tell You » (George's best ever) ou « For No One ». Et je n'ai jamais pu saquer « Eleanor Rigby », ni « Yellow Submarine ». Avec l'album blanc et « Abbey Road », ce n'est plus la même chose. C'est marrant, ça: la force des Beatles au début a été de jouer le petit jeu des personnalités (John est malin et marrant, Ringo est laid et plait aux dames, George est, euh, introverti, Paul est mignon, balèze et impossible); or, leur musique a cessé d'avoir la même force à partir du moment où les différences de personnalités ont commencé à se faire sentir sur les disques (le petit jeu de « la chanson à John », « la chanson à George »).

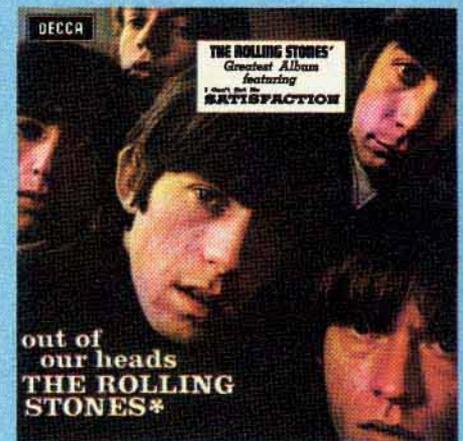
Oui, « Rubber Soul » est le meilleur album des Beatles: il conserve tout ce qui était bien avant, et tout ce qui va être développé par la suite. Mes favorites se trouvent toutes sur la deuxième face: « If I Needed Someone » (les harmonies!), « What Goes On », « Wait » (la parfaite collaboration John/Paul), et surtout « I'm Looking Through You » (peut-être parce qu'un galopin de province s'est amusé à persécuter tout le monde avec cette chanson tout l'été, en des temps plus heureux). Cette musique de l'innocence ne parle que d'amours et de querelles amoureuses; et je soupçonne qu'on était plus d'un à l'écouter, au fond d'une chambre, dans la plus profonde des solitudes. La



musique paraît douce et ensoleillée maintenant; mais ne vous y trompez pas: c'était bien la fin du monde, et le comble de la misère. Quelle joie!

OUT OF OUR HEADS

Si mon premier 45t a été « She Loves You/Twiste et chante » (sic), mes amours avec les Stones n'ont pas été faciles; je me souviens encore de mon pote Lionel m'initiant à la cacophonie de « Five By Five », à l'époque d'« Aftermath ». J'étais fasciné, mais surtout par les géniales photos de David Bailey. Les Stones étaient les seuls à ne pas sourire comme des niais sur les pochettes; après, les autres ont suivi (Them, Savoy Brown, Pretty Things). Alors, ce disque (deuxième version anglaise, avec « Satis-

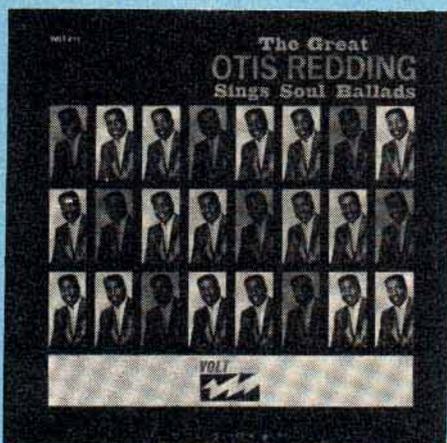


faction », « It's All Right », « The Last Time » et sans « Talkin' About You », « She Said Yeah » ni « I'm Free ») reflète un peu le chaos de mon initiation; mes réticences aussi. De cette période (époque des premières tournées aux States), je préfère leurs versions de hits soul ou rhythm'n'blues; ici le fabuleux « Good Times » de Sam Cooke, le Solomon Burke de service (« Cry To Me »), le « Hitch Hike » de Marvin Gaye, « Mercy Mercy » de Don Covay. Jagger est un si merveilleux chanteur sur ces chansons. Toutes les plages enregistrées à Hollywood sont renversantes: la guitare sur « Cry To Me », la production géniale et monumentale de « The Last Time » (courtesy of Jack Nitzsche, le hibou alcoolique). Même les ballades étaient chouettes en ce temps-là, bien qu'un brin malsaines (« Play With Fire », ces références londoniennes! Ces tambourins!). De tous les disques des groupes anglais de cette époque, ce sont ceux des Stones qui tiennent le mieux le coup. Tous. Et jetez un dernier coup d'œil sur ces gueules de psychotiques « droogies »!!! (Ah oui, cette version ne comporte pas les liner-notes néo-clockwork-orange rédigées par ce cinglé d'Oldham, celui qui ajoutait sur le second album: « Si vous n'avez pas assez de fric pour vous payer ce disque, assommez cet aveugle, piquez-lui son blé et oh miracle,

vous avez assez – et encore un de vendu ! »)

THE GREAT OTIS REDDING SINGS SOUL BALLADS

Un des disques qui me sont le plus précieux. J'ai toujours préféré les trucs lents chez Otis, comme « Try A Little Tenderness ». Cet album rassemble quelques unes des plus belles chansons d'amour qui existent; la plupart ont été reprises (par les Stones ou Clapton – « It's Too Late »), mais jamais égalées. Si vous avez fait une croix sur Otis parce qu'il vous rappelle vos surprises-parties, tant pis pour vous.



GET YER YA-YA'S OUT

Parce que c'est le meilleur disque live de tous les temps. Parce qu'il marque le retour des Stones au service actif; bien sûr, il y avait eu « Beggar's Banquet » et « Let It Bleed », mais c'est la tournée 1969 qui marque vraiment le retour des Stones. Une nouvelle vitalité. En 69, ils n'avaient plus de concurrence. A part « Carol », toutes les chansons exécutées sur cet enregistrement sont bien meilleures que les versions originales; la tension monte avec « Midnight Rambler » et tout au long de la seconde face (le solo dévastateur que prend Keith sur « Sympathy For The Devil », le relâchement avenant de « Little Queenie », et Keith qui fait sous lui !).



Quand j'ai vu « Gimme Shelter » à New York, en quad, les gens dans la salle se défringuaient, suaient, dansaient et recréaient le pandémonium... Sur l'écran, Keith était vautré sur le sol d'un studio américain, écoutant les démos de « Wild Horses »...

THE « ANGRY » YOUNG THEM

« No excuses... no highbrow explanations... no apologies »... La pochette dit tout, en effet. Des chansons furieuses comme « Mystic Eyes », « Gloria », « You



Just Can't Win » ou « Don't Look Back » font le reste. Cette rondelle représente pour moi tout le rock anglais qui se faisait à l'époque. Jimmy Page joue, bien sûr. « Animalism » (le vrai, celui où ils portent des hushpuppies) aurait aussi bien fait l'affaire.

MY GENERATION

Si vous pensez encore que Reg Presley des Troggs ou Iggy sont les premiers

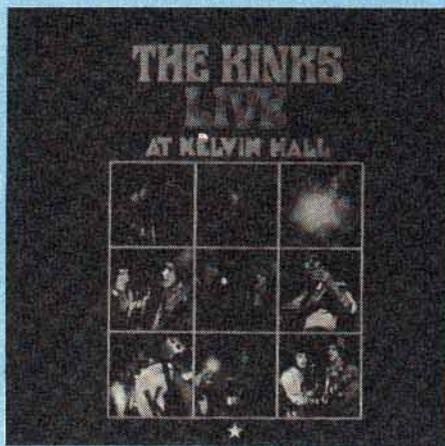


rockers punk, écoutez « Much Too Much » et la voix de Daltrey, the primeval punk. Il faut subir la cacophonie peu inspirée mais réjouissante des quatre premiers morceaux pour atteindre cette esquisse qui deviendra plus tard « I Can See For Miles ». C'est suivi de « My Generation », et le moins j'en dirai sera le mieux, hope I die before I get old. La production de Shel

Talmy vous frappe entre les deux yeux, in glorious mono; quelle grande clinquaille, Moon! « The Kids Are Alright » commence comme une chanson des Beatles, mais Townshend laisse sa marque vers la fin à grands coups de guitare. Sur le reste du disque, on a un groupe de bal qui joue les standards, avec Daltrey montrant un net penchant pour James Brown. Avec mes simples du 13th Floor Elevator et certains Kinks, le disque le plus strident que je possède.

THE KINKS LIVE AT KELVIN HALL

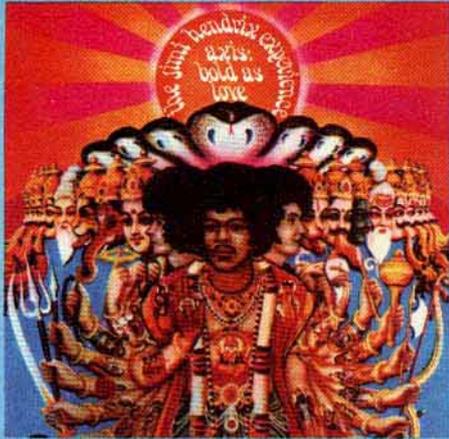
Parmi les vingt Kinks que j'ai, je choisis celui-ci parce que j'ai toujours préféré danser sur les Kinks que causer d'eux (alors, c'est vous dire si j'aime ça !). D'abord, c'est un bien curieux disque;



enregistré dans un hall au toit métallique, ce qui explique le son. Et je n'ai jamais entendu pareils cris, même sur « Got Live ». Et puis Ray chante toutes les favorites (pas toutes, bien sûr)... La façon dont il introduit « You Really Got Me », et ce curieux bruit d'hélicoptère au début du morceau !... Étrange, ce disque, je vous dis. Et si j'ajoutais que je l'écoute très souvent, vous ne me croiriez pas; le niveau extrême de la douleur... En fait, ce disque indique jusqu'à quelles extrémités est prêt un fan de rock; ce qui en fait un disque très important, et certainement très éloquent sur le plaisir qui nous occupe. Et puis Dave chante deux fois: Come on, now, you're looking fine! Great for parties.

AXIS BOLD AS LOVE

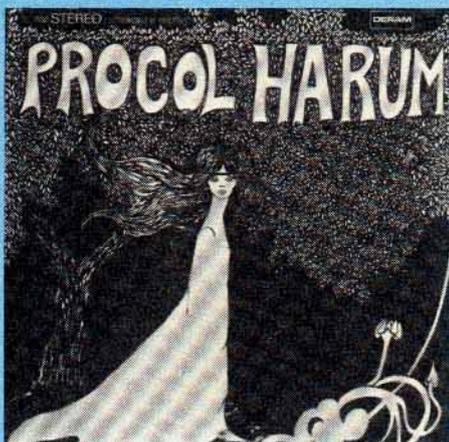
Peut-être « Are You Experienced » était-il plus vital; et je sais qu'« Electric Ladyland » est le favori de tout le monde. Mais « Axis » est le premier que j'aie acheté. A la réflexion, je pense que c'est aussi l'apogée de Jimi; aussi fabuleux que soit « Electric Ladyland », la matière est un peu diluée. Et puis il y a toutes ces superstars, et c'est le commencement de la fin. « Axis », c'est Jimi dans toute sa gloire et toutes ses couleurs (en réaction contre les moches pochettes Barclay, on se faisait un point d'honneur à acheter les



disques en Angleterre: ouvrez la pochette, et vous avez trois visages; «Jimi Hendrix is the man with the curly hair and the broken face...». On n'avait jamais dépensé autant de fric pour la production d'un disque, c'était scandaleux: dubs, overdubs, backward tapes, the works... Chas Chandler, ce génie modeste qui se cache derrière le pognon et les affaires, nous donnait la musique du Mutant dans toute sa grandeur échevelée. Écoutez «Little Wing», et vous fondez. «Spanish Castle Magic», et vous serrez les dents. «Bold As Love», et vous vous envoltez. Chandler a su capturer le côté **symphonique** de Jimi, le côté total. Aucun disque n'atteindra ce lyrisme fou et l'espèce d'hédonisme charrié par la musique et les paroles d'«Axis Bold As Love», sauf peut-être «Layla».

PROCOL HARUM (premier album)

Ce disque est avant tout et à jamais un appartement dans une vieille maison, un balcon tout autour, du soleil et des bouts de cigares cubains qui bouchaient l'évier. L'appartement servait de permanence à un groupe de «chinois»; mon pote Lionel et moi n'avions qu'une chambre, et au milieu de toute cette fébrile activité, pendant tout l'hiver et le printemps 68, il me semble bien que nous n'avons fait que ça: écouter ce disque ectoplasme qui se matérialisait comme une des créatures



qu'ils chantent dans «Something Following Me». Je le connais par cœur, même si cela fait près d'un an que je ne l'ai pas joué; j'attends toujours que Truwer vienne me tuer au milieu de «Christmas Camel». «A écouter dans l'esprit dans lequel ce disque a été fait», recommande une ligne blanche sur la pochette noire... On nous reprochait de ne rien faire que d'écouter ce foutu disque; mais nous n'avions pas honte, et quand la fête a éclaté, et APRÈS... Non nous n'avions pas honte, non, non. Le balcon, les chinois, le soleil; «You know you rob me of my sight/Night is what I fear»... Je sais que tout ça veut dire quelque chose, bien que je ne sache pas au juste quoi.

ASTRAL WEEKS

Encore une tempête en chambre, mais plus tardive celle-là. Et il m'a fallu aller en Amérique, comme Van, pour vraiment écouter. Musique de manque. La musique est pleine à craquer, et tout ce qui en sort sont des désirs. «In another time, in another place... To be born again...»



J'aime bien le Van satisfait et heureux, mais je prérère encore quand il se roule par terre pour soulager sa gale et secouer ses blues; étrange qu'une musique si jolie parfois puisse être totalement insupportable et faire aussi mal. Foutu artiste! Irlandais!

THE SOFT MACHINE

Un grand amour, une belle promesse (non réalisée). C'est le commencement pour beaucoup de choses; mais moi j'en resterai là. C'est une des rares choses qui m'attachent à l'Europe, musicalement (j'avais même emporté le disque aux États Unis; évidemment je n'ai jamais pu le jouer, c'est absolument insupportable hors d'un certain contexte). Wyatt invente d'un coup un drumming et une façon de chanter qui ne doit rien ni au blues ni au jazz, ni surtout à l'Amérique. C'est une autre sensibilité. Ce qui me frappe, c'est la **commercialité** de certains morceaux (comme «A Certain Kind», wow,



Robert!); Chas Chandler est aux consoles, et je trouve ce fait encore plus marrant, plus dada que les paroles désolantes de «Why Am I So Short?». Non, pour moi il n'y aura pas de lendemain, pas de suite à part le deuxième album et «Joy Of A Toy». Kevin part jouer les Lord Byron du rock, Wyatt touche le fond et l'autre continue de faire sa musique d'étudiant. Ce disque amènera aussi une autre façon d'écouter la musique. La chambre. La défonce. Le nombrilisme heureux. Ce qui à son tour a provoqué la création d'une autre musique. Moi, après Barrett, j'ai arrêté.

FIFTH DIMENTION

Comme celle des Doors, la musique des Byrds peut être perçue comme une muzak de bonne qualité. Elle est parfaite à un niveau très complexe et souvent imperceptible (et ceci, bizarrement, est valable pour les trois premiers produc-



teurs, dont le grand Terry Melcher). Ce qui est le plus renversant c'est sans doute la complexité de la fabrication du son, du fait même qu'on ne peut l'analyser. C'est trop fort. C'est Hollywood, Hal Blaine (le batteur des premiers Beach Boys) et tous ces génies un peu tarés. C'est McGuinn qui joue les mysteriosos derrière tout ça. «Eight Miles High», jet music, musique qui vole très haut. L'építome du rock américain.

THE MADCAP LAUGHS

En fait, ses deux album sont indissociables; deux faces de plus. C'est l'époque de la dépression nerveuse, l'esprit déraile comme la voix de Syd. Le corps est froid. C'est l'époque des six heures passées dans la baignoire. « My head kissed the ground/I was off the way down »... Musique pour maison de poupée... Lewis Carroll massacrant une guitare sèche. Terreur de « No Man's Land » ou « The Dark Globe »... Je n'écoute plus ce disque, jamais. Ce soir, je sais que j'y retournerai sans doute. « You and I/You and I/And dominoes/The day goes by...



You and I and place/Wasting time on dominoes... Il y a aussi des chansons d'amour comme « Late Night », et d'autres qui se veulent drôles (« Here I Go »), mais il vaut mieux ne pas trop se pencher. Pour la même expérience, mais sans les risques, je vous conseille « Rock Bottom ».

BUFFALO SPRINGFIELD AGAIN

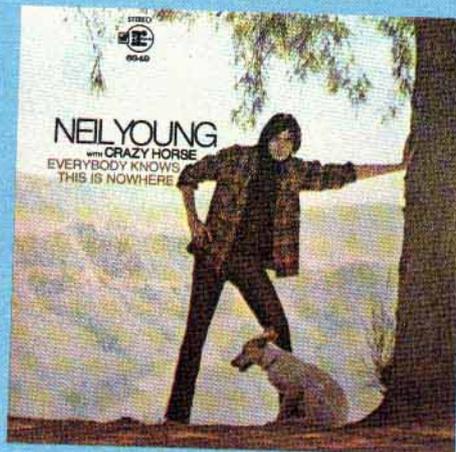
Rapporté d'Amsterdam juste au moment de la sortie de « Supersession »; on n'était pas qu'un peu heureux. On était les fins limiers des pochettes de disque, mon pote et moi; et là, on avait dégotté le nid de vipères. Toutes ces guitares (« all 11386 of 'em », plaisaient-ils dans les crédits de « Bluebird »)! Et Stills jouait fabuleusement du piano dans ce temps-là. Neil Young s'essayait aux super-là. Neil Young s'essayait aux super-productions Nitzschéennes (ce son, sur « Expecting To Fly »!). Et la couverture: j'ai toujours dit que lorsque je saurai qui sont tous ces gens remerciés pour leur influence et inspiration, ce sera la fin du rock et moi. J'espère que je ne saurai jamais qui est Peanuts Willingham. Et je collectionne les pochettes conçues par Eve Babitz, la petite fille d'Hollywood, l'amie des stars et des surfers (et de Gram Parsons et des anges déchus). Après l'acquisition de ce disque, une grande partie de la discothèque de mon ami (moi j'achetais pas de disques, ou très peu) est devenue, euh, démodée et plus de rigueur. En fait, à cause de ce



coup de pied au cul, on a aussi commis des erreurs en sens inverse. Mais c'est aussi ça, le rock: le plaisir de brûler ce qu'on a adoré; ce qui était vrai hier ne l'est plus maintenant! Et c'est chouette, non?

EVERYBODY KNOWS THIS IS NOWHERE

Encore un talent bien caduc. J'ai balancé entre ce monstre électrique et la poésie du premier album. J'ai beaucoup aimé les mots de Young (ceux du « Loner »), mais il faut bien avouer que ses impérissables riffs et autres solos hagards se sont mieux conservés. Si vous voulez acheter une chaîne hi-fi qui vous fasse sortir de vos chaussettes, testez-la avec ce disque. What bottom! Les musiciens du Crazy Horse sont de véritables bouchers, et David Briggs est un génie (quelqu'un capable de produire un



disque comme celui-ci ou « Simon Stokes and the Blackwhip Thrill Band » et d'aller ensuite jouer du piano sur les tendres ballades de Tony Joe White aura toujours droit à mon coup de chapeau). Quant à Neil, il est toujours aussi lamentable et brouillon, mais ce coup-ci le bricolage se hisse au niveau de -yup!- l'œuvre d'art.

BORN TO BE WILD

Disque madeleine s'il en fut! Daté, mais absolument valable encore maintenant.



John Kay a exactement la voix qu'un chanteur de rock se doit d'avoir; Goldie Mc John le son qu'un orgue de rock se doit d'avoir. Bonfire est le « quintessential rock guitarist », comme ils disent dans « Rolling Stone ». « Sookie Sookie », « Desperation », « The Pusher », « Everybody's Next One »... Musique de la route, car-radio, musique sautillante pour aller au feu. Et si parfois on ne peut se forcer à écouter cette musique bourrée d'énergie, c'est qu'on n'est plus ce qu'on était. Born to be wild, uh ?

LAYLA

Bizarre qu'une musique qui vous touche tellement puisse avoir été produite et jouée par des gens aussi peu attachants et intéressants. Ce disque était pour moi une sorte de météore puisque je n'avais jamais suivi Clapton (jamais aimé Mayall, ni beaucoup Cream - je persiste à croire que leur musique a été plus importante que bonne, et que leur influence a été plus désastreuse que bénéfique). Et puis ce disque arrivait tout d'un coup, capturant **exactement** la douceur du vague-à-l'âme et de la déprime que je ressentais alors. « Little Wing » renvoie au lyrisme d'Hendrix; et il lui fallait un sacré culot, à monsieur Dieu... J'ai chialé la première fois en entendant la partie de piano au milieu de « Layla ». Comme ça. J'étais sûr pour la cure de sommeil; (suite p. 135)



MES ANNEES LUMIERES

(suite de la page 61) j'ai choisi la côte Ouest. Mais « Layla » reste pour moi la chanson qui avec « Summertime Blues » contient le plus parfaitement cette « angst » juvénile si ridicule et si terrible à la fois (allez, souvenez-vous). C'est une chanson que je ne rattache à rien, et surtout pas à ce type retiré et un peu gras.

THE VELVET UNDERGROUND

Ce disque est vivant. Les lignes de basse sont comme un pouls; Maureen bat comme un massage cardiaque, elle et son éternel rythme tuant (elle apprenait la batterie sur des disques de Bo Diddley). Ce disque est humain. Lou est drôle et cinglant parfois, mais il ne se moque pas. He seems to care. Il parle du suicide (« Que pensez-vous que je verrais/Si je sortais de mon être? »), de la drogue et du salut (« I've been set free/And I've been bound »), de l'amour (« Some kind of love is no better than the other »). En fait, ce disque réussit à avoir quelque chose d'éclairant à dire sur à peu près tout ce qui est important. Ce disque a une vie propre et en dit long sur la vie. Et c'est tellement fort: notez comme, vers la fin de « Murder Mystery », vous êtes complètement partagés, puis vient le piano (qui fait partie des deux courants) et au moment où les mots « structure », « the inverse, reverse and perverse » sont prononcés le discours éclate en un million de courants (alors que les voix se fondent). Succulent Nebraska. Et cela vous laisse à un niveau beaucoup plus haut; vous êtes tous prêts pour « After Hour ». Devant un disque si brillant, devant toute la tendresse (non, l'humanité) de Lou, on est bien triste qu'il se soit peu à peu calcifié,



jusqu'à en devenir une sorte de Gainsbourg amerloque.

STRANGE DAYS

J'ai vu Jim pour la première fois à « Bouton-Rouge » dans un film de promo. Il chantait « Break On Through ». Puis je l'ai beaucoup entendu à Amsterdam; l'appartement n'était pas chauffé, et on n'avait que ça dans les écouteurs. Mais je n'ai pas accroché tout de suite. Quelque chose dans la musique des Doors était trop lisse, trop parfait. Suspect. Maintenant, je me rends compte que cette réticence était surtout due à une insupportable incapacité de comprendre comment cette musique était fabriquée; c'était tellement plus fort que tout ce qui se faisait à la même époque. Aucun groupe n'a jamais eu de premier album aussi riche ni aussi parfait que les Doors. Et ce qui est étonnant dans « Strange Days », c'est justement qu'il ne représente pas une retombée par rapport à un tel niveau. Le travail de Rothchild à la production est encore plus fabuleux, bien plus complexe que pour « The Doors ». Écoutez tout ce qui se passe sur « Unhappy Girl ». Et comment Krieger peut-il jouer si lentement? Peut-être sa formation flamenco... Et les explosions de Densmore. Tuantes. Jim est bien plus qu'un bon front-man, bien plus que le Lizzard King. Ses poèmes tiennent le coup, même après la centième écoute de « Horse Latitudes ». En fait, la poésie des Doors est celle qui risque le moins de mal vieillir; le langage est si élémentaire, l'inspiration si archétypale. La musique est pur sexe; reptilienne, copulative, toujours. Morrison est un des rares chanteurs de rock qui ait su exciter à la fois les mecs et les filles; il a su trouver le clitoris de toute une génération alors qu'on en était encore à la mentalité sexiste de « Under My Thumb ». Tout est érotique avec Morrison; ce n'est pas pour rien qu'il avait baptisé leurs éditions « Nipper Music » (« nipper », dans le langage érotique des Victoriens, veut dire « casse-noisette »). Et avec son obsession du regard (il était cinéaste), il a écrit les choses les plus dérangeantes, comme dans « My Eyes Have Seen You », « I Looked At You » et surtout « I Can't See Your Face In My Mind »: « Je ne peux pas voir ton visage dans mon esprit/Mais ne pleure pas/Je n'aurai pas besoin de ta photo/Avant qu'on se dise adieu. » Terrifiant, et si juste.

Même si la lecture de ces quelques notes vous a irrité ou enragé ou barbé, elle vous aura peut-être donné envie de retourner à quelques-unes de vos vieilles amours; et c'est vraiment tout ce que je voulais faire. Et souvenez-vous: « The music is your special friend/Dance on fire as it intends/Music is your only friend/Until the end/Until THE END ! » – PHILIPPE GARNIER.